
XYZ. La revue de la nouvelle

La Main de Dieu

Pierre Karch



Volume 1, Number 4, Winter 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2644ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Karch, P. (1985). La Main de Dieu. *XYZ. La revue de la nouvelle*, 1(4), 41–52.

Pierre Karch

La Main de Dieu

Le ciel est sur la terre pour qui veut bien le voir.

Max JACOB

L'évêque venait de confier à l'abbé Credenzi la petite paroisse de Saint-Christophe qui avait connu son heure de gloire sous son ancien curé, le dynamique chanoine Deslauriers, un ancien de la *Pontifica Università Gregoriana* où il s'était fait des relations grâce auxquelles il avait obtenu une relique qui avait fait de sa paroisse un lieu de pèlerinage très fréquenté. Pour l'obtenir, il avait dû se saigner à blanc et pressurer ses paroissiens les dix années qu'avait duré la souscription volontaire qu'il leur avait imposée. Mais il l'avait eue, sa relique. Imaginez! La clavicule de l'épaule gauche de saint Christophe, celle-là même sur laquelle l'Enfant Jésus s'était assis pour traverser la rivière sans se mouiller les pieds. Et même à ce prix exorbitant, cela avait été une aubaine. Pendant des années et des années, la paroisse Saint-Christophe avait reçu des pèlerins du pays, du continent, du monde entier sans compter les curieux qui n'avaient pas la foi, mais qui voulaient voir quand même. La fabrique, consciente du rôle que la paroisse jouait au sein de l'Église, ne voulut plus d'un simple abbé et insista auprès de l'évêque pour qu'il fit de lui un chanoine. Ce péché d'orgueil ne profita à personne. Dieu manifesta presque aussitôt son mécontentement, comme il a pris l'habitude de le faire ces quelque deux mille dernières années, c'est-à-dire sous la

forme d'un décret venant de Rome: le Vatican déclara que saint Christophe n'était pas saint, n'avait jamais existé, était le fruit de l'imagination populaire, un être de légende, une invention folklorique. Comme si cela pouvait être! Alors, l'épaule de saint Christophe, ça ne comptait pas? Le curé eut une syncope en recevant la nouvelle et en mourut sur l'heure.

La première mission du nouveau curé était de rebaptiser la paroisse. Plus jeune que son prédécesseur, il était aussi plus démocratique que lui. Il consulta, les uns après les autres, marguilliers, dames de Sainte-Anne, chevaliers de Colomb, ligue du Sacré-Coeur, filles d'Isabelle, puis enfin la paroisse au complet. Plus il demandait d'avis, plus il en recevait et moins ils lui paraissaient judicieux tant il est vrai que nous sommes tous, tant que nous sommes et quoi qu'on en ait, bornés par notre formation et déformés par nos intérêts. La ligue du Sacré-Coeur proposa «la paroisse du Sacré-Coeur»; les autres groupes conseillèrent dans le même sens et chaque paroissien aurait voulu que la paroisse portât son nom ou celui d'un cher disparu. Seuls les chevaliers de Colomb gardèrent un silence offensé. Comme il fallait en finir, les marguilliers proposèrent que la paroisse, qui avait de solides réserves, paie un voyage en Europe à son nouveau curé avec mission de revenir avec un nom et des reliques assorties, solution qui réunit tous les suffrages.

— N'oubliez pas que cette paroisse a occupé pendant plus de vingt ans une des premières places dans la chrétienté. Ne nous revenez pas avec des reliques d'un saint à coucher dehors comme c'est malheureusement trop souvent le cas dans ce pays. Notre honneur a été blessé par le Saint-Siège lui-même. Nous comptons sur vous pour redresser le tort qui nous a été fait.

C'est ainsi que l'abbé Credenzi entreprit son premier voyage à Rome où il était convenu qu'il se mettrait, dès son arrivée, en contact avec le cardinal Palettillo, le seul prélat romain à avoir écrit à son ancien ami, le chanoine Deslauriers, qui était malheureusement mort avant qu'elle ne lui fût livrée, une lettre pleine de consolation et d'encouragement. «Les papes se relaient à Rome, pouvait-on y lire, les saints sont au ciel pour l'éternité.» C'était donner, à l'italienne, une chiquenaude sur la tiare papale à trois couronnes représentant respectivement les pouvoirs spirituel, temporel et ecclésiastique du souverain pontife dont il mettait en doute l'infaillibilité.

À Rome, le cardinal le reçut dans le plus grand secret:

— Qu'avez-vous fait de la clavicule de saint Christophe, lui

demanda-t-il après s'être assuré que personne ne pouvait suivre leur conversation.

— Je l'ai mise sous clef dans l'armoire de la sacristie.

— Vous avez bien fait. Il y a un vent nouveau qui souffle sur Rome, de là même où les Barbares sont venus aux siècles passés. Mais un jour viendra, qui ne sera peut-être pas de notre temps, où l'on réhabilitera bien des mémoires. Pardonnez-leur, Seigneur... Maintenant dites-moi ce qui vous amène.

L'abbé Crenenzi lui fit part de la mission dont l'avaient chargé ses paroissiens froissés par une décision prise sans les consulter, qui leur retirait leur gagne-pain, déchirait l'honneur de la paroisse et remettait en question la pratique des dévotions particulières et la croyance en la communion des saints.

— Il y a, à votre problème, trois solutions.

Le cardinal, qui croyait ferme en la Trinité, avait une mentalité tripartite qui lui faisait voir, à toute question unique, trois solutions.

— Je vous propose la première qui me paraît la plus simple et la plus sûre.

Sans ajouter un mot de plus, le cardinal Palettillo s'assit à son bureau, griffonna un mot à la hâte, le glissa dans une enveloppe qu'il scella à la cire rouge, privilège dont il n'était pas le seul à abuser en haut lieu et auquel il prenait un plaisir extrême qu'il renouvelait sans discrimination pour des notes à l'épicier, au dépanneur, etc.

— Allez frapper à la porte de Monseigneur di Martiri.

Le curé de village allait ouvrir la bouche lorsqu'il en fut arrêté par la main élégante, lourdement baguée du cardinal:

— L'adresse se trouve sur l'enveloppe. Je vous fais accompagner par mon valet de chambre qui a toute ma confiance ou peu s'en faut.

M^{re} Arturo di Martiri appartenait à cette famille célèbre qui, depuis le premier Borgia à s'asseoir sur le siège de saint Pierre, occupe un poste au Vatican sans pourtant y faire la loi n'ayant eu que deux cardinaux parmi les siens dont un laïque qu'il avait fallu enfermer tant sa conduite avait été jugée étrange même à l'époque. Les moqueurs, tenant compte de ses fonctions, l'appelaient, par dérision, «Ossaturo di Martiri». Depuis plus de quarante ans en effet, M^{re} di Martiri, qui était doué d'une imagination churrigueresque qui avait de quoi étonner chez un Italien et d'un sens de l'ordre qui lui faisait honneur, collectionnait, classait, vérifiait et documentait les os des saints de l'immense collection du Vatican.

Quand le secrétaire de M^{sr} di Martiri ouvrit la porte et se tassa pour le laisser passer, l'abbé Credenzi vit d'abord un homme cadavérique penché comme un vampire au-dessus d'un sarcophage recouvert d'une plaque de marbre, qui lui servait de bureau, relisant le mot du cardinal Palettillo. Lorsqu'il sentit la présence du visiteur, M^{sr} di Martiri braqua sur lui ses yeux de hibou, puis se leva comme un corbeau qui prend son essor et lui tendit une main squelettique que le curé serra avec précaution de peur de la réduire en poussière.

— Vous me venez, jeune homme, hautement recommandé. Il n'est pas de service que je ne rendrais pas à mon ami, le cardinal Palettillo. Puisque c'est lui qui vous envoie, croyez bien que je suis votre très humble serviteur.

Lorsque M^{sr} di Martiri parlait, on aurait dit que sa voix venait de la crypte d'une cathédrale romane tant elle était caverneuse et vous donnait froid dans le dos. Mais cet homme, qui aurait pu passer pour le Moine Rouge, était d'une douceur toute romaine. L'abbé le mit au courant de ses affaires.

— Je vois, dit M^{sr} di Martiri, qui effectivement ne portait pas de lunettes malgré son âge avancé. Je vois très bien. Qu'est-ce que j'ai ici qui ferait votre affaire? *J'ai de beaux os. J'ai pour eux des soins attentifs et d'étranges pitiés*, récita-t-il, emporté par le délire poétique. *Je les polis sans cesse comme de vieux métaux. Un jour je saisirai mon amant*, ajouta-t-il en mettant une main sur l'épaule de l'abbé Credenzi qu'il poussa devant lui, *pour en faire un reliquaire d'argent...*

Son bureau servait de départ à une suite de pièces en enfilade dont il avait fait son musée. Chacune contenait de hautes armoires qui couvraient les murs. Les deux ecclésiastiques, précédés du secrétaire armé d'un trousseau de clefs qui aurait fait l'envie du geôlier de la tour de Londres, pénétrèrent dans la première, celle des reliques paléochrétiennes. Le secrétaire ouvrit les portes toutes grandes; M^{sr} di Martiri nomma un à un les saints connus de la multitude et ceux connus de lui seul. Mais le curé faisait signe que non, encore non, toujours non, tant ici que, plus tard, dans la salle des vierges offensées et de celles, moins nombreuses, qui ne l'avaient pas été, des soldats morts pour Dieu et la patrie, des martyrs, des religieux et des religieuses qui avaient vécu dans la contemplation et de ceux et celles, plus rares, qui avaient également écrit, des saints qui avaient juré avoir vu et/ou entendu qui la Vierge, qui Jésus, qui un supersaint ou une supersainte et enfin des saints qui n'avaient juré de rien. M^{sr}

di Martiri montra quelques signes d'impatience.

— Je vous ai ouvert le paradis, je vous ai présenté tous les saints connus de l'Église et vous vous montrez toujours insatisfait.

— Je m'excuse, à vous d'abord, ensuite à tous ces saints, mais je sens qu'aucune de ces reliques ne répond à l'expectative de mes paroissiens. Comprenez-moi: il m'incombe de remplacer la clavicule de saint Christophe par une relique d'égale importance et qui parle autant à l'imagination. Je suis prêt à payer n'importe quel prix...

— Permettez! L'Église ne vend pas ses reliques. Vous pouvez tout emporter, il ne vous en coûtera rien. Je ne suis pas un marchand d'antiquités, je suis un conservateur.

— Pardon. Je ne voulais pas vous offenser. Je croyais...

— On confond — et cela fait un tort immense à l'Église — les reliques obtenues directement de ce cabinet et celles achetées, à des prix fous, de marchands de curiosités. Saint Louis, dont vous venez de voir quelques rognures d'ongles, a mis à la mode les reliques qui coûtent cher: épines de la couronne, fragments de la croix, lait de la Vierge, lambeaux de la tunique du Christ, paille de la crèche de Bethléem, suaire, voile de Véronique, épée de saint Pierre, chaînes du même saint, portrait de la Vierge dessiné par saint Luc, Graal comme celui de Valence... enfin vous voyez ce que je veux dire. Le Vatican a, bien sûr, de ces reliques, mais ne s'en défait pas. Question de prestige.

— Mais c'est, hélas! exactement ce qu'il me faut!

— Attendez... J'ai peut-être votre affaire...

Les deux prêtres retracèrent leurs pas, laissant au secrétaire le soin de refermer les armoires. M^{gr} di Martiri s'arrêta devant son bureau-sarcophage, appuya sur un bouton dissimulé dans l'oeil d'une pleureuse: la tablette de marbre qui le recouvrait tourna sur elle-même.

— Voici ce que je ne montre à personne, que le Saint-Père lui-même ignore: le fer de la patte droite du cheval que montait saint Paul lorsqu'il se rendit à Damas...

Le curé ouvrit grands les yeux.

— ... l'un des ergots du coq qui chanta après que saint Pierre eût renié le Christ trois fois.

— Intéressant...

— Seulement?

— Comment pouvez-vous savoir?

— Fiez-vous à un expert qui a vu la pierre sur laquelle le Christ a

posé les pieds avant de monter au ciel, qui...

L'abbé Credenzi cacha mal ses doutes, ce qui acheva d'irriter M^{re} di Martiri. Il fit «hum!» puis referma le sarcophage qui contenait encore: le chapelet que la Vierge récitait lorsqu'elle apparut aux enfants de Fatima, la queue de l'âne sur lequel le Christ était entré en triomphe à Jérusalem et d'autres merveilles qu'il s'était procurées au cours de ses voyages.

— Son Éminence disait bien aussi que vous feriez le difficile. C'est pourquoi elle propose deux autres solutions à votre problème, dont la suivante: «Si monsieur l'abbé ne se montre pas *pleinement* (c'est elle qui souligne) satisfait, recommandez-le à notre ami néerlandais».

En lisant ces mots, M^{re} di Martiri s'était assis et avait commencé lui-même une lettre qu'il adressa à M. Van Der Jewel, joaillier-orfèvre.

— Mon secrétaire vous accompagne. J'espère qu'avec la grâce de Dieu vous trouverez ce qu'il vous faut.

Ce que le curé Credenzi trouva ne fut pas une boutique de marchand de bijoux comme il s'y attendait, mais un hôtel néo-Renaissance d'une sobriété et d'un goût digne des Médicis, j'entends les vrais et non pas leurs descendants dont le luxe a gâté le goût en leur faisant perdre le sens des proportions. M. Van Der Jewel le reçut avec la prudence de celui dont la fortune, quoique immense, dépend des caprices de ses clients. Après avoir exposé la situation, le curé ajouta:

— Ceci dit, je ne vois pas comment vous pouvez m'être utile en cette affaire.

— C'est que vous êtes jeune et que vous connaissez peu les hommes. Laissez-vous guider par Messeigneurs Palettillo et di Martiri qui vous ont remis entre mes mains. Je connais vos besoins et sais comment les satisfaire. Commençons par dire que je fais — que ma famille fait — depuis des générations, des reliquaires.

— Mais je n'ai toujours pas de reliques...

— Cela viendra. Vous avez été déçu, n'est-ce pas, devant les os des enfants les plus chers de l'Église? Je vous comprends, nous vous comprenons tous. Rien ne ressemble plus à un os qu'un autre os, fût-il d'un saint. C'est pourquoi l'Église a de tout temps eu recours aux orfèvres. Pourquoi pensez-vous qu'on se rend à Cologne? C'est pour y vénérer la châsse des Rois mages, peut-être la plus riche qui soit. Y a-t-il un seul pèlerin qui se pose des questions sur son con-

tenu? Même dévotion aveugle à Aix-la-Chapelle. Pourquoi l'échantillon de la couronne d'épines paraît-il plus authentique à Paris qu'ailleurs? C'est à cause de la Sainte-Chapelle qu'y fit construire saint Louis pour l'abriter. Vous avez déjà entendu parler du frère Hugo du prieuré d'Oignies? Si jamais vous passez par Namur, rendez-vous chez les soeurs de Notre-Dame. Vous y verrez des reliquaires contenant une goutte de sang du Christ, la mâchoire de saint Barnabé, du lait de la Vierge, une côte de saint Pierre, le pied droit de saint Blaise et le gauche de saint Nicolas, oeuvres capitales de l'orfèvrerie wallonne du 13^e siècle. Vaut le détour. Vaut le voyage. Sans l'art du frère Hugo, on ne parlerait pas plus de cette petite collection, mais collection de choix, que de celles plus imposantes du couvent des «Descalzas Reales» à Madrid ou de l'église Notre-Dame de Montréal. Ici l'emballage est le message; un reliquaire qui ne fait pas parler de soi renferme une relique qu'on ignore, peu importe sa valeur. Il faut à l'homme du brillant, des pierres rares, de l'or. Vous vous rappelez à ce sujet l'histoire du veau d'or? Moïse a fait, en le voyant, une sainte colère. Ce n'est pas à nous à le juger. Mais autres temps, autres moeurs. Depuis sa fondation, l'Église, reconnaissant le besoin qu'a l'homme d'adorer les idoles, lui a donné les statues et les reliquaires. C'est ainsi qu'elle sanctifie, qu'elle purifie ce penchant naturel. Qui s'inquiétera de savoir si on plie le genou devant la belle breloque ou devant la relique du saint qu'elle renferme? Entre nous, cela n'a aucune importance; ce qui compte c'est qu'on plie le genou, n'est-ce pas?

— Je ne comprends toujours pas...

— Je m'explique: choisissez n'importe quelle relique. Je vous ferai pour la valoriser un reliquaire qui attirera les foules et dont on parlera longtemps. Je n'ai fait, à date, qu'un seul reliquaire pour votre pays dont la culture m'intéresse beaucoup et qui m'a inspiré des formes originales. Je vais vous le montrer à titre d'exemple. Suivez-moi.

M. Van Der Jewel conduisit son client éventuel dans une salle d'exposition ronde tendue de draperies noires. Du plafond pendait un lustre superbe fait de trois couronnes superposées, une pour chaque personne en Dieu. La première, la plus grande, se composait de douze anges dansants représentant les mois de l'année; la deuxième, de sept anges chantants représentant les vertus théologiques et cardinales; et la dernière, de quatre anges musiciens représentant les saisons. Une quantité de larmes de cristal égayait le tout en amplifiant la

lumière des ampoules. Tout autour de la pièce se dressaient une vingtaine de reliquaires en forme de tête, de pied, de bras, de doigt, mais le plus remarquable était un iglou de nacre monté sur une nappe de brillants imitant la neige, le tout reposant sur un rocher d'argent noirci à l'acide.

— Je viens tout juste de le terminer. Qu'en pensez-vous?

— C'est superbe!

— Vous voyez? Je n'en dis pas davantage. Retournez chez M^{gr} di Martiri, puis revenez me voir.

Le curé hésitait. Le travail de l'orfèvre plairait certes à ses paroissiens, mais que diraient-ils des reliques de la collection de M^{gr} di Martiri? M. Van Der Jewel lut en son âme.

— Vous aimeriez une relique digne du reliquaire, n'est-ce pas?

— Hélas, oui...

— M^{gr} di Martiri avait prévu votre réaction. Son Éminence l'en avait averti. C'est pourquoi il a écrit sur le mot que vous m'avez remis, de vous recommander, si vous n'étiez *pleinement* (c'est lui qui souligne) satisfait, — et c'est la troisième solution offerte par le cardinal Paetillo — à un antiquaire de notre connaissance dont la famille fournit à l'Église, et cela depuis des générations, ses reliques les plus prestigieuses.

Ce disant, M. Van Der Jewel s'assit à son bureau et écrivit un mot à M. Joachim Goldenbrück.

Dans le temps de le dire, le curé descendait du taxi qui l'avait conduit près de la synagogue de Rome, peut-être la plus ancienne d'Europe, devant une boutique qui ne payait pas d'apparence et dans laquelle il pénétra sans trop d'espoir. Un homme d'âge canonique à barbe de saint apôtre, coiffé d'un fez et vêtu d'un burnous, se glissa jusqu'à lui en s'épongeant le front d'un geste large qui lui donnait l'air d'un automate s'époussetant. Il n'arrivait pas à dire un mot tant il était à bout de souffle, mais comblait son silence par des sourires tantôt fatigués, tantôt épanouis. Le curé Credenzi, que cette pantomime mettait mal à l'aise, hasarda, pour la rompre:

— *Parla frances?*

— Mon cher petit père, je parle toutes les langues, pour vous servir.

Le curé lui remit alors la lettre de l'orfèvre.

— Vous cherchez une relique, mais rien d'ordinaire.

— C'est cela.

— Je ne sais vraiment pas si j'ai votre affaire...

— M. Van Der Jewel se serait donc trompé?

— Peut-être...

Les deux hommes se regardaient, s'examinaient, se mesuraient. «Il fait l'âne pour avoir du bran», pensait l'un. «Je me demande combien de foin il peut bien avoir dans ses bottes», pensait l'autre.

— Voyons... voyons... Vous voulez quelque chose qui soit...

— ...de la main de Dieu!

En disant ces mots, le pauvre curé crut perdre connaissance comme s'il avait reçu un rude coup sur la nuque. Que lui avait-il pris de dire pareille chose?

— De la main de Dieu... répéta l'antiquaire, éberlué. Vous avez dit: de la main de Dieu?

— Oui... enfin... je...

— Vous m'étonnez! Je n'aurais jamais cru... Qui vous a dit? Ah! ça alors! Mais venez, venez. Vous me l'avez demandé, vous l'aurez!

Parmi tant et tant de raretés antiques venant de tous les coins du monde, se trouvait un vieil escabeau.

— Voici, dit-il, en lui montrant le petit siège bas à quatre pieds, une relique qui me vient de Patmos et qui porte cette inscription en araméen que je traduis pour vous: «Joseph de Nazareth et son fils Jésus». Ce n'est pas une oeuvre de maître, mais bien une pièce d'apprenti, de jeune apprenti. Le reste n'est que conjectures: en aurait-il fait cadeau à sa mère? L'aurait-elle gardé jusqu'à son heure dernière? L'aurait-elle alors fait remettre au disciple bien-aimé? Je ne saurais répondre à ces questions, mais ce que je puis vous certifier, c'est que l'objet est authentique. Pas de doute possible.

L'abbé Credenzi n'en croyait pas ses yeux. Dans le moment d'euphorie qui suivit, il offrit à l'antiquaire la somme totale que la paroisse lui avait confiée. Mais comme Joachim Goldenbrück était un marchand honnête, il se contenta de la moitié.

— Tel quel, cet escabeau n'attirera que les dévots, radins pour la plupart. Retournez chez M. Van Der Jewel: il vous en fera une relique de prix.

Le curé balbutia quelques remerciements, puis se rendit directement chez l'orfèvre qui lui promit un reliquaire dans les sept jours. En attendant, l'abbé Credenzi visita Rome dont les reliques lui semblèrent bien peu de chose comparées à la sienne. Au bout d'une semaine, il se présenta de nouveau chez M. Van Der Jewel qui lui

remit un bijou tout en or et en argent que le bon curé ne reconnut pas d'abord.

— Plutôt que d'avoir trois pieds comme en ont ordinairement les sièges de ce genre, cet escabeau en a quatre, ce qui est parfait puisque cela m'a permis d'orner chacun d'eux des symboles des évangélistes en bronze recouvert d'or. J'ai pu aussi équilibrer les pieds qui avaient été rongés par les vers et qui étaient de longueur inégale. J'ai ceint le siège d'une bague en argent sur laquelle j'ai mis en or la traduction de l'inscription qui donne à la relique sa valeur. Pour compléter l'ensemble, voici une petite statue représentant Joseph et Jésus en train de rassembler l'escabeau. Cette statue peut être posée soit sur le banc, soit devant. C'est comme vous voudrez. Cela dépendra de l'espace dont vous disposez.

L'abbé Credenzi pleurait de joie. M. Van Der Jewel en profita pour lui présenter sa facture: toutes les économies de la paroisse y passèrent.

— Il ne vous reste plus qu'à demander à M^r di Martiri d'authentifier la relique.

Le curé balbutia encore une fois quelques mots de remerciement, s'empara de la merveilleuse relique et alla frapper à la porte de M^r di Martiri qui le reçut à bras ouverts:

— Dieu a béni votre persévérance et l'Église toute entière a raison de se réjouir. Je n'ai aucun doute sur l'authenticité de cette relique: le travail de M. Van Der Jewel est impeccable!

Le bon M^r di Martiri, ému jusqu'aux larmes, écrivit le certificat d'authenticité.

— Avant de quitter Rome, faites vos adieux au cardinal Paletillo et montrez-lui votre relique.

Sans perdre une minute, le curé se fit annoncer chez le cardinal qui le reçut comme un frère:

— Vous vous êtes montré le digne successeur de Monseigneur Deslauriers. Mais prenez garde. Si on découvre l'existence de cette relique avant qu'elle ne soit en lieu sûr, soit dans votre paroisse, vous risquez de la perdre. Quittez Rome aujourd'hui même. Je vous écris un mot à l'intention des douaniers pour qu'ils n'ouvrent pas vos bagages.

Ce soir-là, l'abbé Credenzi rentra chez lui. Il avait à peine mis les pieds dans son presbytère que la nouvelle de son retour s'était répandue jusqu'aux confins de sa paroisse. Le téléphone sonna; c'était un marguillier qui voulait être le premier à savoir... Le curé

garda son secret pour lui, mais le pria de réunir les membres du conseil paroissial le plus tôt possible, soit le lendemain dans la soirée. Il leur parla alors de son voyage, de ses rencontres et enfin de sa relique qu'il dévoila devant eux. Il se fit dans la salle de réunion un silence de mort qui glaça le pauvre curé qui se sentit perdu.

— Qu'en dites-vous?

Personne n'ouvrit la bouche.

— Dites quelque chose!

— Monsieur le curé, dit Christophe Lefort des chevaliers de Colomb, c'est trop beau pour être vrai. Je ne sais pas si je parle au nom de tous, mais votre petit escabeau fait de la main de Dieu ne m'inspire pas confiance.

L'abbé Credenzi ne s'était pas attendu à rencontrer ce scepticisme, lui qui n'avait mis en doute ni la parole de l'antiquaire, ni l'expertise de M^{re} di Martiri. Il fit circuler le certificat d'authenticité, leur rappela les craintes exprimées par le cardinal Palettillo, les invita à examiner de plus près le reliquaire de M. Van Der Jewel. Mais il sentait que tous l'abandonnaient. À court d'arguments, il leur demanda d'en discuter entre eux en son absence et de lui faire part de leur décision.

— Si cette relique est ce qu'elle prétend être, qu'elle nous le fasse assavoir, dit madame Lachance.

Durant l'heure qui suivit, personne ne dit mot. Et c'était bien là le miracle demandé, car en tout autre temps ces braves gens auraient tous parlé les uns plus haut que les autres, auraient mené de front vingt conversations. Mais le miracle qui se fait dans le silence, le miracle qu'est le silence, n'attire l'attention de personne. Quoi? Un Dieu sans tonnerre? sans éclairs? sans tremblements de terre? sans tout au moins une généreuse ondée? Vous n'y pensez pas! On ne voulut pas de cette relique qui ne parlait pas, qui ne chantait pas, qui ne dansait pas, qui ne pleurait pas et on l'alla dire au curé qui en fut renversé. On demanderait à l'évêque de «vraies» reliques et un nouveau nom pour la paroisse. Sa mission se résolvait en un échec total. Le pauvre ne put retenir ses larmes. Chacun se retira; le dernier à partir tenait toujours la relique qu'il déposa sur le bureau du curé.

À peine fut-il seul qu'il cessa de pleurer. Que se passait-il? C'était comme si des bras tout-puissants le soulevaient de terre pour le bercer. Caresse divine! Douce sensation de chaleur et de tendresse. Il releva la tête: personne. Pourtant il avait la sensation d'une main qui effleurait ses joues pour en essuyer les larmes. Son bureau, triste

et renfermé tantôt, sentait le bois frais, les fleurs sauvages. Il était aux anges! Mieux: au paradis! Il se sentait allégé d'un poids énorme, du poids d'une vie. S'il avait eu l'âme compliquée et l'esprit savant, il se serait cru témoin d'une épiphanie. Il se leva ou plutôt une force amie le souleva. Il était consolé, tout à fait consolé. Si un de ses paroissiens l'eût vu à cet instant, il aurait été bien étonné: l'abbé souriait à une vision, et c'est dans cet état de grâce qu'il alla se coucher.

Personne ne reparla plus de la fameuse relique et, lorsque l'abbé Credenzi quitta la paroisse, on le pria de l'emporter dans ses bagages, ce qui fit son bonheur. De fait, le curé était presque toujours heureux quoi qu'il arrivât. C'est qu'à la fin de chaque journée, il retrouvait l'escabeau fait de la main de Dieu et, avec lui, la paix divine, une parcelle du bonheur céleste que personne, mais personne, ne voulait partager avec lui.

Lauréat du deuxième concours «Contes et nouvelles du monde francophone», Pierre Karch est né à Saint-Jérôme en 1941. Il a publié un recueil de contes fantastiques *Nuits blanches* et un roman *Baptême* aux éditions Prise de Parole de Sudbury, en plus de quelques poèmes, contes et nouvelles tant en Ontario qu'au Québec.